

## littérature

Oliver Rohe raconte et recompose son adolescence pendant la guerre du Liban dans un bref texte intense, à la langue nette et puissante.

### Une guerre en petit

#### Chant balnéaire

d'Oliver Rohe

Allia, 160 p., 12 €

C'est la fin des années 1980, le Liban est en guerre. Le jeune Oliver Rohe, qui a quitté Beyrouth avec sa mère et sa sœur aînée, s'installe dans la station balnéaire où il passe son temps avec des jeunes garçons de son âge, joue au foot, a du mal à l'école, commence à draguer les filles, et vit la guerre au quotidien. Il y avait là matière pour la chronique douce-amère d'une adolescence sous les bombes, ou bien un témoignage intime et poignant, voire un roman historique trempé de géopolitique. Et sans doute Rohe emprunte-t-il des éléments, des scènes et des couleurs à ces genres – et à bien d'autres – mais c'est en les brisant, en les concassant et en réagencant leurs fragments dans une écriture âpre, au ras des expériences sensibles vécues par le jeune garçon d'alors.

Rohe avait déjà évoqué cette adolescence libanaise dans l'un des fils narratifs du très beau *Un peuple en petit* (Gallimard, 2009) : ses phrases se déployaient alors dans une harmonieuse et élégante continuité. Les souvenirs sont (presque) les mêmes, mais la langue a changé, réduite à l'os, à une série de brèves phrases qui se succèdent de ligne en ligne, parfois rassemblées dans un paragraphe plus compact, avant de s'étirer à nouveau. La typographie, le rythme qui en découle, sont bien ceux du *chant* qu'annonçait le titre, mais sans grandes envolées élégiaques ou exaltées : un chant soustractif qui refuse l'excès, ne « poétise » jamais la langue en la voulant grandiose ou fleurie, mais la condense.

C'est un lyrisme du constat, une poésie factuelle qui émane de cette collection hétéroclite d'aperçus divers, notations neutres, emprunts directs à l'oralité la plus commune, voire vulgaire, ou formules éclatantes par leur laconisme (« *les structures de loisir sont vaines* », « *la beauté peine à revenir sur son*

*visage* »). S'il coupe court à tout étalage d'affects, le « je » de Rohe se dévoile sans pudeur, mais sans verser jamais dans l'épanchement de la confession. Plus que sa matière, il est la condition d'un récit presque toujours au présent, celui à qui arrivent toutes les expériences collectées et livrées sans hiérarchie : parties de foot, plaintes permanentes de sa mère, vie collective dans les parkings de la station balnéaire menacée, ennui scolaire profond, désirs sexuels impérieux et fuite en moto sous les bombardements.

*S'il coupe court à tout étalage d'affects, le « je » de Rohe se dévoile sans pudeur, mais sans verser jamais dans l'épanchement de la confession.*

On ne peut qu'effleurer ici toute la richesse d'un texte d'une densité folle, qui fait entendre tant de voix en une seule, noue étroitement tant de fils, des névroses familiales (esquissés dans les plaintes récurrentes de sa mère) aux sinistres pantalonnades géopolitiques (signalons notamment les apparitions furtives de Bernard Kouchner) en passant par une sorte d'anatomie de la vie collective, celle de la bande d'ados ou, celle de la communauté réfugiée qui s'invente tant bien que mal règles et organisation dans le chaos. Tant de mondes, en somme, que nous fait traverser Rohe, dans l'espace pourtant si restreint de la station balnéaire, restituant avec une terrible exactitude ce qu'est ce que vivre dans la guerre, donnant le ton dès la première page, avec un humour glacé et poétique : « *La station balnéaire est plus morte à l'automne que Beyrouth Ouest un jour de combats.* »

**Renaud Pasquier**